

Tunis, et prétextera, vis-à-vis de l'ennemi, qu'à l'étape de Mateur, à la suite d'un malentendu, ils se sont dispersés, évanouis dans la campagne et lui ont échappé. C'était un risque, il le courut.

..

Grâce à cet habile et patient travail d'escamotage, il n'y avait plus, sur les 620 dénombrés en décembre dans la région de Mateur, que 203 ouvriers juifs à la date du 24 janvier.

Au début de mars, ils étaient une quarantaine dans la ville même, occupés par la Municipalité au déblayage, et une dizaine de tailleurs, cordonniers ou coiffeurs dispersés dans les camps.

On se fit encore du souci pour un dernier groupe, revivant les misères de Jefna, à Sedjenane et jusqu'aux abords du Cap Serrat : au milieu des barbelés, souffrant et exposés, enterrant dans la nuit les cadavres de soldats allemands. Il fut évacué après de sérieux efforts.

Enfin, dans la deuxième quinzaine de mars, Taieb faisait partir sur Tunis les derniers hommes du déblayage.

Les camps de Mateur avaient vécu.

..

BIZERTE

Dès le début, un mauvais sort s'attacha à ce camp. Bizerte, port de guerre, place essentielle du système défensif de l'Axe, pilonnée, bombardée, évacuée par les civils, semblait un endroit maudit où ceux qui partaient

étaient voués à une fin atroce, la descente aux Enfers, d'où l'on ne remonte jamais.

Le premier convoi pour Bizerte quitta Tunis le 11 décembre 1942 ; il comprenait 496 travailleurs qui, après diverses péripéties, arrivèrent à destination et furent logés à la Caserne Philibert.

Les conditions de vie s'y révélèrent précaires. Couchés sur une paille jamais renouvelée, les poux et autres parasites, la gale, allaient devenir les compagnons fidèles de ces travailleurs, dont les vêtements civils, mal appropriés, devenaient des haillons, les laissant exposés au froid humide, grelottant sous la pluie, parfois même pieds nus.

Ils étaient employés, en dehors de la ville, à transporter des munitions et à les enfouir sous les arbres. D'autres devaient décharger des navires de charbon ou de ciment. Partout, ils se révélèrent de piètres ouvriers, sabotant le travail de leur mieux.

Saboter le travail : il n'était point besoin de mot d'ordre pour tous ces garçons ; d'inhumaines tortures à des millions de leurs frères les avaient contraints à apprendre la haine.

A Bizerte, mais aussi ailleurs, à Tunis, à Mateur, à Zaghouan, ils s'efforçaient de gagner des minutes qui, multipliées dans la journée par le nombre d'ouvriers en chantier, représentaient des centaines d'heures volées à l'ennemi.

Au déchargement des navires, ils savaient, profitant d'un moment d'inattention des gardiens, abandonner à la mer une partie de leur fardeau. Combien de pelletées de charbon, de sacs de ciment, de fûts d'essence, de caisses de munitions, rejoignirent les flots !

Ce n'était pas sans péril.

Au Djebel Kebir, pour un moment d'arrêt à essayer son front ruisselant, un jeune rabbin fut mis entièrement à nu, encore tout suant de la longue marche et de la montée difficile qu'il venait de gravir, et exposé une heure durant au froid et à la pluie.

Pour un sac tombé à l'eau, un autre, pris sur le fait, faillit perdre la vie.

Il fallut de pressantes interventions et le hasard heureux, vers la même époque, d'une action courageuse, à Tunis, de deux travailleurs (1), pour éviter un drame.

Des cas d'indiscipline devaient bientôt se déclarer : des travailleurs se cachaient le matin, au moment de l'appel. Lorsqu'ils étaient découverts, ils étaient flagellés jusqu'au sang par un tortionnaire sadique, le soldat Rough, ancien légionnaire, âme damnée du lieutenant commandant le camp, Elfess.

Quelques fortes têtes avaient imposé leur autorité à leurs camarades et se constituaient en représentants des hommes auprès des Allemands.

(1) Un jour d'intense bombardement au Port, 2 officiers allemands, grièvement blessés, râlaient, exposés à mourir sans secours, déchiquetés peut-être par d'autres bombes. Deux de nos Juifs s'arrêtèrent, tandis que les soldats allemands eux-mêmes fuyaient vers l'abri, ils chargèrent les hommes sur leurs épaules et, malgré le danger, emportèrent sans hâte précipitée les blessés jusqu'au poste de secours. Dans cette minute tragique, où la mort était proche, ils avaient oublié la haine, ils n'avaient plus vu l'ennemi, mais l'homme, l'homme qui souffre et qui est en péril. Que le leçon donnée à ces contempteurs d'humanité !

Lorsque le 22 décembre un nouveau contingent de 250 travailleurs parvint à la Caserne, comprenant un certain nombre de volontaires, il se trouva en présence d'une révolte latente.

Jacques Krief était amené, deux jours après, à adresser à la Communauté, un rapport des plus sombres : le moral est au plus bas, dangereux de conséquences. Déjà on parle de relève. Le mot va faire fortune. Les hommes sont peu vêtus et vont souvent pieds nus ; le ravitaillement, à base de conserves, laisse à désirer.

D'autres lettres aussi inquiétantes parviennent à la Communauté.

Henry Sfez est délégué en inspection à Bizerte.

Il obtient l'autorisation de faire évacuer une trentaine de malades. C'est là son premier coup d'essai pour vider les camps ; il en part finalement une soixantaine, parmi lesquels il s'en glisse plusieurs d'excellente santé.

Il leur arrive une singulière aventure :

Re^{ny}tr^{és} à Tunis à pied, après avoir effectué une partie du parcours sur des chenillettes allemandes, ils sont cueillis aux portes de Tunis par la feldgendarmerie. Comme ils n'ont pas d'*ausweiss*, dans le doute, on les enferme au Bardo comme espions, en compagnie de prisonniers gaullistes et britanniques. Ils couchent à l'Ecole du Bardo et on leur apprend qu'on les fera partir pour l'Allemagne le lendemain à midi.

Enfin, l'un d'eux, Baranès, réussit à se faire entendre

d'un officier, arrache une permission d'une heure pour se rendre à la Communauté, où il arrive affolé. On parvient heureusement à conjurer le risque : les hommes sont relâchés.

..

L'atmosphère paraissait quelque peu détendue à Bizerte : amorce de relève, visites répétées du camion de ravitaillement, distribution de 300 cachabias et 200 paires de chaussures dès le 25 décembre.

Malheureusement, on y envoyait encore de nouveaux travailleurs : 200 avant le 1^{er} janvier, d'autres encore par la suite, et ce n'était guère pour relever ceux qui s'y trouvaient depuis la première semaine.

Un certain antagonisme commençait à se faire jour entre les anciens et les nouveaux, entre les jeunes gens instruits et d'autres qui l'étaient moins, ceux qui recevaient de nombreux colis et les moins favorisés ; on constatait aussi que les fils de bourgeois, moins endurcis peut-être, fournissaient le plus fort pourcentage de malades et, par suite, d'évacuables ; l'animosité grandissait.

Victor Bismut s'y rend en inspection, les D^{rs} Maurice Uzan et Corcos y passent une semaine ; chacun essaye d'y apporter un peu de réconfort.

Après une visite du lieutenant Elfess à la rue d'Alger, le régime du camp s'améliora ; on obtint des wagons pour le ravitaillement des hommes, leur habillement ; on envisagea la possibilité d'un repos hebdomadaire et de permissions de détente ; on y créa un centre médical permanent.

Cependant les évasions, qui avaient commencé, allaient se poursuivre à un rythme inquiétant, en dépit des menaces allemandes.

Le 28 janvier, malgré un dernier avertissement, 40 hommes manquèrent entre deux appels à 6 heures d'intervalle.

Dans la nuit, hélas, un jeune travailleur, Emile Hababou, qui s'était rendu dans la cour de la caserne, sans doute même sans intention de fuir, était abattu par une sentinelle.

Cet assassinat provoqua une émotion considérable parmi ses camarades. L'exaspération était à son comble. Une psychose s'incrusta dans l'esprit de ces hommes : Bizerte était le lieu maudit dont il fallait partir coûte que coûte ; tous avaient l'impression qu'il valait mieux tout risquer plutôt que d'y demeurer et d'y « laisser sa peau ».

Un travailleur, ingénieur dans la vie civile, a traduit, dans un rapport adressé à la Communauté, le 30 janvier, la misère et l'angoisse de ces internés du travail :

« Il faut, dit-il, avoir passé 50 jours à Bizerte, les avoir vécus heure par heure, comme les travailleurs du groupe « A » pour comprendre leur détresse.

« Il faut avoir fait, comme eux, des journées aux munitions... Il faut avoir été à « l'essence » sous une pluie battante, avoir roulé avec des mains meurtries les bidons dans la boue, les soulever et rentrer la nuit, les effets trempés, pour se jeter sur la paille.

« Il faut avoir été au « Djebel Kebir », faire à pieds 12 kms par un terrain accidenté et trempé par la pluie, et rentrer harassé... »

« Il faut avoir assisté au départ, pour des travaux pénibles, de pauvres bougres, classés « travaux légers » par le service médical, parce que les jeunes gens valides se sont camouflés au camp.

« Il faut avoir fait la corvée du ciment ou du charbon; il faut avoir vécu ces 50 jours avec les fatigues, l'énervement, les conditions d'hygiène, les dangers, pour comprendre la détresse des travailleurs et la nécessité d'une relève. »

..

La relève ! Elle était devenue notre souci lancinant, l'obsession de tous les jours.

Hélas, lorsqu'on réunissait à grand'peine un petit contingent de nouvelles recrues, espérant rapatrier en échange les malades, les chargés de famille ou les exténués des premiers jours, la cadence des évasions apparaissait telle que les Allemands se refusaient à renvoyer des hommes en échange.

Par ailleurs, ces évasions, nous les redoutions, mais secrètement nous les appelions de nos vœux. On les redoutait de crainte des représailles, mais elles paraissaient constituer la seule solution à ce problème angoissant de Bizerte.

..

On fit l'impossible pour améliorer la situation de ces travailleurs.

Paul Chez s'y rendit à maintes reprises, y eut de fréquents contacts avec les autorités allemandes.

Des hommes de bonne volonté, comme Maurice Taieb, après ses victoires de Mateur, son adjoint Chemla, Gabison « l'aumônier », s'attachèrent à Bizerte, y séjournèrent, réussissant par une sollicitude active, à y rendre l'existence moins pénible.

Taieb y va pour la première fois en mission de ravitaillement. Pour marquer sa volonté de se mettre à la portée de ces malheureux et de partager leurs misères, il refuse l'abri que lui offre dans la campagne, pour la nuit, un ami de Bizerte. Il couchera avec les hommes, exposé aux mêmes dangers, vivant leur vie sans repos et sans joie.

Il parvint très vite à imposer de nouvelles disciplines aux chefs de camps juifs, la plupart très bien intentionnée (1), mais dont certains avaient tendance à constituer une espèce d'oligarchie.

Notre ami ne fait pas de vaines promesses, mais il essaiera d'améliorer ce qui pouvait l'être. Il vient à la Communauté, y fait un exposé objectif et lucide, vigoureux de franchise.

On portera encore plus d'attention à la nourriture des travailleurs, on les équipera de son mieux, on organisera même pour eux quelques loisirs, au retour du travail. On s'efforce, en augmentant le bien-être matériel, d'influencer

(1) Emergent parmi eux, un jeune, Gilbert Taieb, fait de son mieux dans un rôle ingrat; ayant acquis une certaine influence sur le lieutenant E'fess, il l'employa, autant qu'il put, au service de ses camarades.

le moral de ces hommes, fatigués, déprimés, constamment sous la menace de bombardements terrifiants.

..

En présence de ces bombardements, qui avaient pourtant fait dans leurs rangs de nombreuses victimes, nos Juifs, il faut le dire, firent preuve de courage et de cran. Tandis que les soldats allemands — peut-être par discipline mais aussi par prudence — couraient se terrer au gémissement des sirènes ou au premier sifflement des bombes, les nôtres négligeaient d'aller à la tranchée et ne se dérangeaient même plus la nuit, demeurant couchés. C'étaient pourtant des bombes de 500 kgs qui tombaient, souvent à quelques mètres de la caserne; il y eut même des dégâts dans les chambrées et dans les magasins d'approvisionnement, par l'effet de bombes incendiaires.

..

On ne parvint pas, malgré de nombreuses tentatives, à supprimer le camp, mais au lieu des 1.200 travailleurs qui auraient dû en moyenne y séjourner, il n'y en eut guère au delà de quelque 500 à 600 les derniers mois et 350 à 400 les dernières semaines.

Tout ceci dura — payé de deux nouvelles exécutions, l'une d'elles à caractère très particulier — jusqu'au jour de la Grande Evasion, enfin, le 7 Mai 1943.

LE SECTEUR ITALIEN

Les Italiens avaient prélevé, dans notre recrutement, près d'un millier d'hommes. Une partie en fut aussitôt dirigée sur la région de Zaghouan et Saouaf, un groupe réduit continua jusqu'à Enfidaville.

..

Zaghouan. — Très malheureux les premiers jours, entassés dans des hangars exigus à ciel ouvert, exposés au froid et à la pluie, condamnés à croupir dans une atmosphère fétide, sans pouvoir se laver aux fontaines ou aux sources toutes proches, tant était grande chez leurs gardiens la crainte des évasions, ces travailleurs allaient moins souffrir par la suite, grâce à l'activité de nos délégués dans le secteur.

La Communauté avait désigné pour la représenter à Zaghouan, un jeune instituteur, chassé de l'enseignement par les lois de Vichy, Robert Bellaïche. Ardent, s'adonnant avec passion à la tâche qui lui était confiée, partageant l'existence de tous ces garçons, sur lesquels il avait une profonde influence. Il prenait parfois des initiatives que certains lui reprochèrent, mais elles étaient marquées de son souci d'augmenter le bien-être de tous. Ainsi, d'autorité, il